

qui ont l'animation de la couleur ou du mouvement. Il eût vécu volontiers dans la compagnie du paradis terrestre. Quelque part qu'il aille, il emmène avec lui sa perruche et ses levrettes. Le lévrier qui nous paraît, à nous profanes, moins un être qu'un projectile, déploie sans doute pour M. Lamartine tous les trésors cachés de son intelligence. Aussi le poète a-t-il pour tous les cadets de la création, pour toutes les bêtes une sympathie vraiment indienne. Dans ses poésies il y a un souvenir d'amitié, de commiseration pour nos associés à quatre pattes, locataires comme nous de cette planète.

Le château de Saint-Point est meublé avec ce luxe qui est plutôt redevable au goût du propriétaire qu'à l'art du tapissier. Il a bibliothèque, salle de billard, et surtout une belle galerie extérieure qui domine toute la vallée et regarde les belles croupes de montagnes, couvertes ça et là de grands arbres. Cette terrasse repose sur une corbeille de lilas.

On trouve à Saint-Point tout le confortable de la vie du château : des serres et des espaliers. A dix minutes de distance, un petit étang caché dans un petit bouquet de bois, offre au seigneur ses eaux sombres et paisibles, à peine effleurées par les rayons du midi.

Le propriétaire, sans doute, a tenu à décorer Saint-Point, à y attirer toutes les commodités de la vie, moins encore par un sentiment de bien être personnel que par nécessité de position. Il tient là, en effet, hôtellerie à la pensée de la France, à la gloire de l'Europe. Tout écrivain, tout artiste, tout homme d'Etat qui va du nord au midi et suit le courant qui porte à la Méditerranée, s'arrête à Maçon pour s'élancer l'hiérophante de l'éloquence et de la poésie. C'est une royauté qui tient là-haut, dans cette montagne, cour plénière pour les hauts barons de l'intelligence.

Ce château, rendez-vous de l'aristocratie nouvelle, a conservé, par une singulière contradiction, les plus touchantes coutumes de la féodalité, ces bienveillantes communications, ces échanges, ne disons plus du seigneur au pauvre, mais du pauvre au riche.

Le dimanche, on se croirait transporté au temps de la dime, au milieu d'un clan d'Ecosse : les fruits, les canards, les poules, les œufs, les paniers de beurre, affluent de dix lieues à la ronde, douces actions de reconnaissance qui ennoblissent en même temps celui qui les apporte et celui qui les reçoit.

Qui vient frapper à cette porte, humble ou illustre, est le bienvenu ; il n'a jamais à secouer la poussière de ses pieds et à repartir. Quelle que soit sa religion, sa patrie, sa langue, son costume, Anglais, Allemand, Russe, Arménien, il peut entrer, son couvert est mis, son lit préparé, il trouvera des chevaux à l'écurie pour courir la campagne. Toute la maison est affable ; les murs, les fauteuils eux-mêmes ont quelque chose de souriant. On connaît l'accueil toujours gracieux du poète. Il a pour l'aider à faire les honneurs de cette hospitalité universelle, une femme, plus chargée de bonnes œuvres que la glaneuse n'est chargée de gerbes ; à côté d'elle, une sœur, douce et sereine figure, enfin, des nièces écloses dans la prairie, simples, comme les fleurs des champs, sympathiques et suaves comme ces bonnes odeurs de vignes qui parfument dans les nuits de juin les terres de Bourgogne.

Mais nous avons montré le château de Saint-Point inanimé. Il sommeille, les hôtes dorment encore. Il est près de minuit ; attendez ; l'aube montre à l'horizon un bout de son voile. Chaque étoile éteint sa lampe et se retire.

Dans la tourelle du midi, la fenêtre s'allume en face de l'aurore ; clarté palissante qui s'éteint au premier rayon du soleil. Là, dans un cabinet silencieux, retiré, meublé d'une table, de quelques

livres, de levrettes empaillées, là, un homme est assis, en large pantalon, en pantoufles, en veste de tricot gris, devant une montagne de papier satiné, qu'il démolit lentement, feuille à feuille, et qu'il recompose à sa droite sous forme de manuscrit. A côté de lui est sa tabatière, dont il sème abondamment le contenu de tous côtés. A droite et à gauche voltigent ses chiens en toute liberté, car leurs capricieuses évolutions semblent donner le mouvement à la pensée de l'écrivain.

Cet homme, qui se lève ainsi tous les matins avant le bouvier, est M. Lamartine, et tous les jours jusqu'à l'heure de son déjeuner, il s'atable ainsi devant son écritoire.

Ce qui se passe là-haut dans ce laboratoire mystérieux, aux dernières heures de ténèbres, c'est un secret entre la solitude et ce prodigieux alchimiste.

J'ai vu pour la première fois Lamartine à Saint-Point. Certes, en examinant cette nature, droite, élégante, flexible, cette tête noblement portée, ces tempes caves qui semblent douloureuses sous le battement des artères, ces yeux qui se ferment involontairement, ces sourcils qui se contractent et se plissent comme si l'étincelle électrique venait de passer par là, je me suis dit que la Providence avait modelé ce front pour y abriter la pensée.

Et cependant je soupçonne le penseur de n'être que le complice de ses ouvrages. Lorsqu'on a pu voir à l'œuvre, une seule minute, cette miraculeuse faculté d'improvisation, malgré soi on cherche des yeux le trépied et le souffleur qui dicte les paroles que M. Lamartine répète ; car, enfin, l'homme est l'homme, nous savons qu'il peut aller jusque là, pas plus loin ; mais où donc celui-ci prendrait-il, tous les jours, à la même heure, sans chercher, sans se lasser, sans s'épuiser, cette magnificence inépuisable de formes, d'images, de couleurs, qui vont se reposer comme la pourpre sur les rosiers et l'hermine sur les aubépines. Est-ce naturel cela, et n'y a-t-il pas quelque sorcellerie là-dessous ?

J'ai besoin de le croire pour mettre à l'aise mon admiration, car elle serait trop grande pour un homme seul.

J'ai connu depuis un autre improvisateur, Georges Sand, car Dumas et autres n'improvisent pas ; ils battent la mesure avec des phrases et font véritablement à vos oreilles un bruit de tournebroche ; mais la composition de Georges Sand, si fiévreuse, si rapide ; cette course haletante sur le papier, pendant que ses cheveux déroulés le long des joues balaient la ligne qui vient d'être écrite, cette impétuosité de plume est de la lenteur, de la fatigue, de la difficulté, comparativement à cette aisance, à cette abondance, à cette gracieuse rythmique qui caractérise le travail de Lamartine.

Celui-ci peut varier ses sujets, les quitter, les reprendre sans que jamais son imagination demande merci.

Ce labeur de la matinée fini, le poète n'y pense plus ; il va, il vient, il monte à cheval, visite ses vigneron, ses fermiers, surveille la coupe des blés, des foin avec la même tranquillité d'esprit que s'il était né pour être exclusivement propriétaire. Simple avec les simples, faisant causer le vieux mendiant centenaire qui lui parle du bon temps passé, s'arrêtant devant la jeune mère qui allaite son enfant, interrogeant d'un œil attentif le mystère de vie que Dieu a mis dans ce berceau en plein air, à l'ombre de quelque noyer.

Ou bien encore s'il trouve un auditeur, un thème, il attaque chemin faisant, en frappant son voisin du coude où la terre de sa canne, quelque dissertation qui révèle autant, sinon plus que dans ses discours de tribune, sa magique puissance de paroles. Formules, images, péripéties oratoires pittoresques et imprévues, tout